

La métaphore dans les sciences sociales : nécessité ou projet ?

Jacques Michel⁶⁴

Université Lumière – Lyon 2
GREPH-IEP de Lyon

Parler de métaphores en sciences sociales c'est pointer dans un champ particulier un usage fort fréquent d'une figure de rhétorique qui, nous dit Fontanier, consiste « à présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie » [Fontanier, 1977 : 99]. La métaphore rapproche ainsi ce qui est ressenti comme mal connu de ce qui paraît l'être mieux, ce qui est encore à la recherche d'un exposé clair de ce qui en dispose, ce qui ne s'expose pas encore aisément de ce qui fait preuve d'aisance et d'autonomie dans son discours. En ce sens, la métaphore tenterait de combler un manque, un désir, explorant le stock des données disponibles pour les faire valoir en d'autres lieux que ceux dans lesquels elles ont été formées.

A en rester à ce premier point, la métaphore aurait un statut ambigu, à la fois celui d'une approche et aussi celui d'une approximation où, en accordant trop de crédit à ce qui est réputé connu et maîtrisé, on raterait tout autant le savoir auquel on tend que celui qui sert de référence. Mais ce risque, qui peut engendrer des dérives – thème de notre colloque – n'est-il pas inhérent aux démarches et à la dynamique de la connaissance elle-même ? Le recours à la métaphore ne peut être vu comme une facilité fréquente et son usage ne peut être perçu comme une simple réponse mais, en même temps, comme une interrogation. Aussi, par la métaphore, n'est-ce pas également ce à quoi l'on se réfère qui se trouve testé, essayé, expérimenté ? N'est-ce pas aussi l'une des voies par lesquelles ce qui se présente comme bien connu se révèle et s'avère être mal connu ? La prospection métaphorique en se portant vers le nouveau qu'elle veut maîtriser n'interroge-t-elle pas aussi l'ancien qu'elle utilise en en questionnant la portée ? Certes, l'usage de la métaphore témoigne probablement aussi d'un souhait de synthèse, d'unification ou de totalisation, d'une envie de trouver quelque métadiscours où s'unifierait ce qui reste dispersé, cloisonné et séparé. Car, en arrière fond des sciences particulières selon leurs objets et leurs champs, n'y a-t-il pas la science ou l'idée de la science qu'on pense apercevoir davantage dans l'exposé rigoureux dont est capable tel ou tel domaine de connaissance et dont on fait le foyer et le témoin de la scientificité ?

⁶⁴ Professeur de Science politique à l'Université Lumière – Lyon 2.

La science sociale, puisque c'est d'elle dont nous voulons parler, témoigne clairement de toutes ces difficultés inhérentes tant à une envie de rigueur – et qui la fait regarder vers les sciences de la nature – qu'à une crainte de perdre la spécificité de son objet et qui lui recommande la vigilance quant à son vocabulaire. En fait, si la science sociale nous intéresse ici, c'est en raison de ses démêlés avec les métaphores et les analogies, spécialement et dès sa naissance, relativement à un savoir biologique [Schlanger 1971] qu'elle doit connaître mais où elle ne veut pas diluer son objet propre. L'émergence de la science sociale au cours du XIXe siècle se fait dans un environnement scientifique particulier qui demande d'autres discours sur l'homme et la société et qui, plus spécialement, propose d'inclure ceux-ci plus fortement dans les savoirs dont on dispose désormais sur la nature. Davantage, la question est de savoir ce que l'on fait de ces données nouvelles, leur utilité est manifeste mais jusqu'où et comment peut-on s'en servir ? Ces nouveaux champs (biologie, économie, philologie), bien identifiés par Foucault [1966 : 377], attirent dans leur « voisinage » les discours sur la société et semblent leur proposer des assises désormais plus sûres, des bases enfin saines, dépouillées de connotations métaphysiques et religieuses. Leur vocabulaire, leurs schèmes, leurs hypothèses ouvrent de nouvelles voies qui semblent séduisantes et même convaincantes, ils éclairent mieux, voire constituent cet objet complexe et retors qu'est la société. Les transferts, les migrations de concepts sont assez inévitables, on peut les penser nécessaires ou hypothétiques, définitifs ou provisoires, mais il y a là un problème dont tous ne sont pas conscients au même degré et suivant les mêmes formes. Il s'agit bien d'évaluer la légitimité du recours à la métaphore ou à l'analogie (nous ne les distinguerons que peu) : emprunte-t-on un vocable à tel domaine pour parler d'un autre parce qu'on ne dispose pas d'autre terme et que cet usage permet une approche utile, ou emprunte-t-on parce qu'on est convaincu que le mot emprunté est juste, qu'il désigne bien la chose que l'on veut qualifier ? Pratiquer la métaphore, ou l'analogie, peut être soit l'ouverture de questions, soit une fermeture sur des réponses. Nous dirons que la science sociale s'est trouvée aux prises avec cette question, nous dirons qu'elle se reconnaît à son souci et à son degré de lucidité envers elle. La consigne maintenant ancienne de Durkheim d'expliquer un fait social par un autre fait social est au cœur de notre problème, elle pointe les dérives possibles, celles qui ne consistent pas d'ailleurs seulement à emprunter des mots pour désigner la chose mais à perdre la chose elle-même en pensant avoir trouvé le mot. Comme le dit excellemment Jack Goody [2007 : 170], « on joue sur les mots comme s'ils étaient des choses ».

Hier ?

Allons donc vers cette science sociale, disons vers la sociologie à ses premiers moments, pour nous situer près d'Auguste Comte tout en pensant que c'est d'anthropologie qu'il traite et qu'il y examine les manières dont les hommes parlent. La 40^{ème} leçon du *Cours de philosophie positive* nous plonge au cœur de notre problème car, dans le fond, c'est bien de l'usage général de la métaphore qu'il y est question, et c'est l'examen des manières dont l'homme s'est compris qui en livre la présence [Comte 1975, I : 665-746]. L'esprit humain, nous montre l'auteur, métaphorise, telle est sa propension : à observer et à interpréter ce qu'il remarque à partir de ce qui lui semble le plus sûr ou le plus évident et pouvant conférer un sens satisfaisant à l'ensemble des phénomènes. Aussi – et c'est cela qui nous paraît le plus instructif – Auguste Comte souligne-t-il la difficulté propre à la sociologie qu'il veut fonder. Si primitivement l'esprit humain a fait prédominer la considération de l'homme sur celle du monde et si nécessairement la nature était vue à partir de l'affect, des sensations et des émotions humaines, aujourd'hui c'est l'inverse qui peut se produire : retournement de la métaphore où le développement des connaissances sur la nature pousse l'esprit humain à comprendre l'homme en référence à ces nouveaux savoirs impressionnants et conquérants. Auguste Comte comprend très lucidement que la sortie véritable de l'âge théologico-métaphysique suppose une juste évaluation et une distinction précise de ces savoirs si utiles au progrès.

Notant cette constante de l'esprit humain à puiser des solutions dans ce qui lui paraît s'imposer, Comte en fait donc un objet d'étude car il ne conviendrait pas que ce qui périmé des références métaphysiques s'érige en une réponse toute faite et constitue un blocage tout aussi redoutable que le précédent. Message important de Comte ici – et certainement toujours valable – qui veut une science sociale autonome, distincte et prudente quant à ses rapports aux autres savoirs et qui ne se précipite pas vers eux pour y récupérer de douteux points d'appui. Comme l'a montré Canguilhem [1966 : 186-187], Comte ne pratique pas l'analogie de manière passive, il en fait un problème, un débat qui aboutira dans le *Système de politique positive* à une limitation sérieuse de la portée de l'analogie entre l'organisme et l'organisation sociale.

Car c'est la biologie alors en plein essor qui fait l'admiration de Comte, mais les compréhensions et les usages qui en sont alors faits l'effraient. Jacques Muglioni [1995 : 31] a parfaitement montré le souci, voire l'angoisse du sociologue devant les nombreuses tendances à rabattre le vivant sur le non-vivant : « la science de la vie se situe au point névralgique », elle radicalise la différence entre l'organique et l'inorganique, elle rend visible et prépare ce qui est aussi, *mutatis mutandis*, la difficulté propre de la constitution d'une science sociale : la société a des lois propres pour un mouvement propre, institutionnel

et culturel, et ces lois ne peuvent se confondre avec celles de la vie animale même si, bien évidemment, elles en dépendent, cela de la même manière que les lois du vivant dépendent de celles du non-vivant sans pour autant s'y réduire. Comte [1975 : 1-729] salue la biologie qui révèle des questions plus générales :

Si la perfection d'une science quelconque devait être mesurée par l'étendue et la variété des moyens fondamentaux qui lui sont propres, aucune science ne pourrait, sans doute, rivaliser avec la biologie.

Cette science nouvelle est un modèle quant à ses capacités à distinguer son objet, à ce titre elle constitue bien une référence valide, ses problèmes et ses questions sont exportables, ses difficultés aussi, mais c'est seulement dans ce strict champ de l'interrogation qu'elle transfère son dynamisme à la science sociale. La biologie a bien été, ainsi qu'on a pu l'écrire [Donzelli 2003] « le paramètre épistémologique du 19^{ème} siècle », mais il ne faut certainement pas en déduire qu'elle n'a fait qu'aider au succès des sciences sociales en leur fournissant une rhétorique et un vocabulaire déjà ailleurs convaincants ; ce sont ses problèmes de constitution que la science de la vie a transmis, et la science sociale conserve les marques de ces grandes découvertes (évolution, hérédité, théorie cellulaire) qui ont troublé la culture de l'époque et porté l'esprit scientifique. Aussi, contestons-nous les approches qui relèvent que les mots de la science sociale sont souvent les mêmes que ceux de la biologie ; si les mots sont bien effectivement les mêmes cela ne signifie pas qu'ils deviennent des réponses transférés hors de leur lieu d'origine où ils avaient le statut de questions, d'hypothèses et de voies d'exploration.

L'expression courante « filer la métaphore », désigne un procédé fréquent et bien ordinaire mais qui n'est pas sans avoir une parenté avec ce que Canguilhem désigne par la notion d'*idéologie scientifique* [Canguilhem 1981 : 33-45]. Comme on l'a vu, Comte ne recherche pas une autorité biologique pour soutenir ses recherches, il rejette l'inféodation et la stérilité qui en résulteraient. C'est en Spencer que Canguilhem voit un exemple particulièrement net d'*idéologie scientifique*, autrement dit et ainsi qu'il l'exprime, « d'une croyance qui louche du côté d'une science déjà constituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style ». Spencer engrange, accumule les références qui peuvent servir son projet finalement politique ; œuvre de croyant [Michel 1994 : 67-91] effectivement que celle de cet auteur qui octroie crédit aux informations scientifiques du seul fait qu'elles peuvent conforter ses convictions. Spencer veut persuader, il l'est déjà lui-même et la théorie de l'évolution telle qu'il la comprend et l'utilise est rangée parmi les choses auxquelles il faut adhérer ; l'emprunt est ici total qui vise une globalité politique et religieuse, l'analogie pratiquée entre la nature et la société doit confirmer une option politique et finalement la taire comme telle. Il s'agit là très précisément

d'une dérive ou plus exactement d'une dérivation du discours scientifique au bénéfice d'un autre projet que celui de connaître. C'est finalement bien la croyance qui gouverne.

Mais dans l'effort de constituer une science sociale, c'est Durkheim qui est peut-être le plus clair et le plus décidé à affronter le problème de l'analogie, autrement dit du bénéfice que l'on peut tirer à rapprocher deux ordres de phénomènes. « Si l'analogie, nous dit-il, n'est pas une méthode de démonstration proprement dite, c'est pourtant un procédé d'illustration et de vérification secondaire qui peut avoir son utilité » [Durkheim 1974 : 13]. Durkheim mesure et évalue : l'analogie peut être d'un usage positif mais un risque existe qui tient à l'état et à la nature du savoir des phénomènes que l'on entend approfondir. S'en prenant aux « sociologues biologistes », il leur fait le reproche catégorique d'avoir voulu « non pas contrôler les lois de la sociologie par celles de la biologie, mais induire les premières des secondes », leur tort « n'est donc pas d'en avoir usé, mais d'en avoir mal usé ». En d'autres termes, l'analogie, telle qu'elle est pratiquée par ces mauvais sociologues, ne produit que des conjectures ; ces pseudo-savants ont cru pouvoir se dispenser de l'observation directe des phénomènes sociaux, s'imaginant que la biologie était à elle seule suffisante. On assiste à la fabrication d'un objet incertain qui n'existe que par emprunt. Les remarques de Durkheim ont un accent tout comtien : au lieu d'observer directement, on transpose là des données acquises ailleurs, ce qui fait de plus douter de la compétence de ceux qui se livrent à cette opération où il ne peut y avoir que dérive métaphorique.

Mais, il nous l'a dit lui-même, Durkheim ne condamne pas totalement la recherche d'analogies. Lorsqu'on a pratiqué l'observation directe des phénomènes sociaux, la recherche de similitudes est pertinente et peut être fructueuse. Une science déjà avancée peut suggérer à un savoir nouveau d'affiner ses observations pour aller au delà du constat empirique et le faire ainsi bénéficier de ses propres découvertes. La recherche d'analogies peut révéler des structures qui seraient restées cachées sans elle ; davantage, bien conduite, elle peut conduire à la production de concepts. Durkheim parle d'ailleurs d'expérience, lui qui s'est livré à un examen très précis des œuvres de Claude Bernard. Nous l'avons écrit ailleurs [Michel 1991 : 229-254], la notion de « milieu intérieur », centrale dans la pensée du fondateur de la physiologie est reprise par le sociologue avec le terme très voisin de « milieu interne ». On peut même aller jusqu'à penser que par la recherche d'analogies, c'est la science sociale qui trouve son objet et qui se fonde sans pour autant dériver ou être à la remorque de la physiologie. On a là un rapprochement qui « met en relief l'indépendance relative de ces deux mondes et de ces deux sciences ». Par ce « milieu intérieur » que Claude Bernard caractérise comme une production venant de l'organisme lui-même pour s'autonomiser vis-à-vis de l'extérieur, est

offert à Durkheim la possibilité de désigner ces formations morales que sont les institutions familiales, de travail et surtout religieuses, formations issues de l'activité sociale elle-même et constituant autant de milieux protecteurs des individus. L'emprunt est tel que Durkheim (sans pourtant citer son inspirateur) déclare dans *Les règles de la méthode sociologique* que « l'effort principal du sociologue devra donc tendre à découvrir les différentes propriétés de ce milieu » [Durkheim 1978 : 112].

Avec Durkheim, nous ne sommes plus dans la métaphore, et les risques de dérives sont écartés. Le sociologue pratique un schème opératoire. Nous sommes dans la comparaison stricte entre deux registres de phénomènes qui se distinguent grâce à un rapprochement qui se situe à un autre niveau. Le lien établi est un lien de distinction et non point d'assimilation, la notion durkheimienne de « milieu interne » permet le contenu sociologique et donne à ce dernier une vraie consistance. Il n'y a pas de survaleur finaliste à ajouter au biologique, ni de matérialisation simplificatrice des structures et des institutions sociales. Si Durkheim traque la métaphore organiciste qui ne peut rien constituer de tangible, c'est donc bien que son rapport à la biologie est d'une tout autre gravité. Durkheim rapproche en distinguant, c'est à un travail d'abstraction qu'il se livre, attentif à la capacité que la physiologie – celle de Claude Bernard centralement – a eu à dépasser les simples intuitions empiriques. En ce sens on peut considérer, en empruntant à Foucault [1966 : 368] que la physiologie a joué pour le projet du sociologue le rôle d'un *modèle constituant* lui permettant de faire des phénomènes sociaux des objets pour un savoir possible en lui fournissant des « catégories » efficaces (division du travail, régulation, ... et plus précisément milieu intérieur). Il pourrait là y avoir lieu à critique envers Durkheim si l'on devait considérer qu'il s'est servi de ces « catégories » judicieusement mais somme toute assez passivement. Le progrès par rapport à la métaphore serait alors contestable si l'on devait s'en tenir là, mais cette conclusion serait certainement une erreur qui ignorerait combien le sociologue était pénétré de l'œuvre de Kant. Les dernières œuvres de Durkheim, et plus spécialement *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, sont là pour nous montrer son effort à rendre compte objectivement des phénomènes sociaux à partir des catégories forgées par l'institution de la vie sociale elle-même, respectant sa propre consigne de rendre compte d'un phénomène social par un autre phénomène social, cela de la même manière qu'en biologie il convient de rendre compte d'un phénomène biologique par un autre phénomène biologique (le travail de Claude Bernard). Nous considérerons donc que l'emprunt fait par le sociologue à la physiologie est un emprunt transitoire et bénéfique, un moment critique et hypothétique décisif avant que dans les derniers travaux réalisant l'intention initiale de l'auteur ne libèrent ce « milieu intérieur » ainsi que d'autres concepts connexes de leur origine physiologique. Et si l'on tient à

parler encore de métaphores, disons alors avec Fontanier qu'elles subissent un régime de cours forcé dans le champ sémantique de la sociologie.

Nous avons privilégié deux auteurs majeurs, Comte et Durkheim, pas toujours en accord, loin de là, mais ensemble soucieux tout à la fois de connaître l'actualité scientifique de leur époque et de ne pas constituer en une sorte de pouvoir extérieur et supérieur tel ou tel champ du savoir. Il s'agit pour eux de promouvoir l'autonomie réfléchie (ou relative) de la sociologie. Pas question de mettre cette dernière sous la coupe ou sous la dépendance d'une autre science, fût-elle intellectuellement plus avancée ou, ce qui est une autre dimension du problème, plus prestigieuse et de plus grande notoriété sociale. D'où la prudence et méticulosité dans les emprunts de vocabulaire. Chez Auguste Comte plus spécialement cette préoccupation est permanente [Muglioni 1995 : 149-174] ; il sait que les sciences ne sont pas connues selon leur ordre encyclopédique mais appréciées socialement et qu'il leur est accordé dans le public même cultivé une autorité finalement arbitraire et toute politique. Aussi l'attraction qu'exerce tel domaine scientifique est-elle pour lui toujours à réévaluer, ce qui en suppose bien sûr la connaissance. Ces remarques vont nous porter vers notre présent.

Aujourd'hui ?

Ce qui retiendra notre attention ici, c'est la lucidité avec laquelle Comte relève que ce qui est dominant devient comme domestiqué, jusqu'à prendre le statut d'une évidence et à jouer comme un système de prénotions. Bachelard, dans un autre contexte, fera remarquer « que l'idée scientifique trop familière se charge d'un concret psychologique trop lourd, qu'elle amasse trop d'analogies, d'images, de métaphores, et qu'elle perd peu à peu son *vecteur d'abstraction*, sa pointe fine abstraite » [Bachelard 1972 : 15]. Par là, l'idée scientifique deviendrait plus tentante pour être accueillie en d'autres lieux, portée par une reconnaissance d'une autre nature que vraiment scientifique. En quelque sorte, ce serait en tant que discrètement dénaturée qu'on pourrait se servir amplement de l'idée scientifique, n'en conservant que le prestige et son pouvoir de persuasion. En ce sens, l'un des risques de la métaphore serait d'appauvrir ce qui sert de référence et de produire une lumière doublement aveuglante. Léon Brunschvicg [1958 : 3-69] nous avait aussi mis en garde :

La physique, en conservant dans son vocabulaire des mots qui jadis faisaient image : *force*, *énergie*, ou même *corpuscules*, ne s'en sert plus qu'à titre de métaphores ou d'analogies ; et là surtout il ne faut pas se laisser prendre au piège de la littérature : métaphores et analogies deviennent également funestes et diaboliques dans tous les domaines de

la spéculation, tant que l'on ne fait pas l'effort de réflexion nécessaire pour les entendre comme telles et ramener leur usage au seul plan du discours.

Ces remarques qui toutes pointent les risques de dérive par la métaphore ne sont pas récentes et témoignent ainsi de l'ancienneté du problème. Les sciences sociales peuvent être des savoirs pressés et quelque peu prédateurs, se précipitant rapidement vers ces voisins riches et enviés que sont les sciences dites dures ou exactes. Ce « voisinage », pour reprendre l'expression de Foucault, est déjà un problème en ce sens que, comme le dit dans une autre perspective Gérard Granel [1995 : 36], « les propositions de la science ne sont nullement *mitoyennes* de celle du langage ordinaire ». Nous ne voulons évidemment pas dire par là que les sciences sociales se servent simplement du langage ordinaire mais, plus simplement, qu'en recourant aux ressources linguistiques des sciences de la nature, elles prennent le risque de rendre celles-ci ordinaires car c'est par le langage ordinaire que peut se construire une apparence de mitoyenneté. Aussi, risquerait-on d'aboutir à ce résultat, déjà pointé, que ce serait à une science affaiblie ou simplifiée que l'on aurait eu recours, et peut-être même à une science qui ne signifierait plus rien.

Les années qui nous précèdent ont été marquées par une affaire somme toute banale ou courante mais qui a eu le mérite de manifester l'importance du problème. Nous signifions évidemment la fameuse affaire dite Sokal-Bricmont suite à la parution du fameux ouvrage *Impostures intellectuelles* [Sokal & Bricmont 1997]. On connaît l'argument de ce livre : les auteurs ont voulu alors dénoncer ce que l'on pourrait appeler des abus de confiance par des abus de langage, des excès de pouvoir aussi. Leurs torts furent d'abord de s'en prendre à des figures prestigieuses (Lacan, Kristeva, Irigaray, Latour, Baudrillard, Deleuze et Guattari, Virilio, Debray, Bergson...) et de relever leurs lacunes, souvent manifestes, en matière de connaissances scientifiques, ensuite de montrer que ces lacunes étaient parfois le point d'appui de leurs développements théoriques en d'autres domaines que celui des sciences ou des mathématiques, enfin que ces lacunes étaient peut-être au principe de leur succès intellectuel et/ou social. Ainsi caractérisés, les auteurs visés seraient proches des idéologues, des producteurs *d'idéologies scientifiques*, de « discours à prétention scientifique tenus par des hommes qui ne sont encore en la matière que des scientifiques présomptifs ou présomptueux » [Canguilhem 1981 : 44].

On connaît la suite et la proclamation de ce *droit à la métaphore* brandi en défense par certains, formule trop forte mais moyen habile pour placer les auteurs de l'ouvrage au rang de censeurs voire de policiers de la pensée. En effet, la métaphore n'était pas mise en cause, tout au contraire mais, pour parler

juridiquement, il s'agissait plus précisément d'un examen des conditions d'exercice de ce droit. Cependant, le caractère incertain de la métaphore s'est trouvé à nouveau débattu, comme si planait sur elle le soupçon qu'y recourir devrait avoir la plupart du temps soit pour principe soit pour effet d'affaiblir ou de neutraliser la rigueur de l'exposé scientifique. Ainsi, en dépit du caractère souvent passionnel des affrontements auxquels elle a donné lieu la fameuse affaire Sokal a finalement produit un large et précieux débat public sur les vertus et les risques de la métaphore et de l'analogie (cf. entre autres : [Kremer-Marietti 2001]).

L'avantage que l'on peut tirer de cet évènement, c'est qu'il a produit une forte dispute dans le cadre d'une épistémologie politique des sciences humaines en dépit du fait que les auteurs « mis en examen » par Sokal et Bricmont ne puissent, à notre avis et pour la plupart d'entre eux, être rangés aussi rapidement qu'ils l'ont été dans le champ de ces dites sciences. On peut estimer que la polémique s'est déplacée de son terrain initial pour se rapprocher du sujet qui nous occupe : celui de la légitimité et aussi de la fécondité des emprunts faits par les sciences humaines aux sciences de la nature. Dans le fond, c'est peut-être bien, actualisée, la question qui fut celle affrontée par les fondateurs mais amplifiée par les formidables développements des sciences et de leurs succès ainsi que par la fragmentation de la science en de très nombreuses régions particulières, ce qui n'est pas sans rapport d'ailleurs avec le fait que, dans les sciences dites de l'homme et de la société, il n'y ait aujourd'hui guère de disciplines académiques que ne s'affichent publiquement (à moins que ce ne soit publicitairement) « scientifiques ».

Ceci dit, nombreux sont ceux qui nous ont rappelé le caractère inévitable et même nécessaire, parfois productif et créatif de la métaphore et de l'analogie dans la vie de la recherche en sciences de la nature, d'une part dans la communication des régions de la science entre elles, et d'autre part dans le souci des scientifiques eux-mêmes de ne pas se couper de la société [Dalmedico 2001 : 137-153], remarquant par ailleurs, très pertinemment que les scientifiques ne se sont pas privés, avec plus ou moins de bonheur et de pertinence, de prolonger leurs discours dans le champ culturel et social, voire dans le politique ou le religieux. Tous ces éléments imbriqués constituent ce qu'Amy Dahan Dalmedico nomme des discours « métascientifiques » (où les chercheurs sont eux-mêmes pour partie des acteurs) qui entretiennent des rapports complexes avec l'actualité scientifique proprement dite.

Ces rappels sur la complexité actuelle des usages de la métaphore ou de l'analogie sont importants mais redoublent en fait la question de l'importation des concepts ou de schèmes des sciences de la nature dans les sciences sociales. La question qui se pose plus largement est celle de savoir si ces emprunts n'ont

pas une destinée autre qu'heuristique et de nature politique et technique. Il y maintenant quelques années, le débat autour de la *complexité* et du *chaos* parut ouvrir des voies de collaboration et d'échange entre les sciences humaines et celles de la nature [Dalmedico 2001 : 148], de nouvelles bases se dessinaient sur lesquelles les sciences pourraient non plus voisiner mais habiter un même espace. D'autres manières de voir la société, un autre style, d'autres notions venaient heureusement dynamiser les sciences sociales. La querelle d'alors fut aussi très vive, certains « sociologues » se voyant assez brutalement malmenés quant à leur précipitation vers ces nouveaux paradigmes censés révolutionner les mentalités [Dupuy 1982].

Cet événement où les métaphores furent nombreuses a eu, à notre sens, le mérite de poser en réalité la question de l'objet même des sciences sociales, de leur souci propre. S'agit-il de définir ce qu'est la société, son être, en recourant à ce que proposent les sciences de la nature pour construire la représentation de leur objet, ou s'agit-il de regarder comment la société se pense et s'organise elle-même à partir et en fonction des savoirs dont elle dispose et qu'elle attire pour ses projets ? Bien sûr l'examen des outils est requis, donc celui des propositions suggestives venant des sciences dites exactes, mais aussi l'examen de ces mêmes outils lorsqu'ils sont employés dans et/ou sur la société elle-même. La société, ses organes et ses institutions, se définissent dans un rapport pratique au savoir qui n'est pas sans rapport avec ses projets et ses idéaux, et pour expliciter notre propos, nous voudrions revenir à ce que nous pensons être une leçon de Durkheim.

Dans son dernier ouvrage, Durkheim a voulu traiter non pas de la religion mais de la vie religieuse, et s'est porté pour ce faire vers les sociétés primitives. C'est à l'élucidation de la compréhension de la société par elle-même qu'il s'est employé, pour lui la société n'est autre que la connaissance qu'elle a d'elle-même, connaissance à laquelle elle accorde crédit dans la mesure où celle-ci lui fournit une assise pour ses pratiques et ses projets, ses institutions. Davantage, on pourrait dire que dans et par ses activités la société tend ou cherche à rendre vrai ce sur quoi elle compte ; les métaphores dont elle use sont là pour l'agir, elles s'explicitent et s'effectuent (se vérifient) dans l'action, le vrai c'est ce qui donne des raisons effectives d'y croire. Durkheim n'a nullement négligé l'aspect technique qui accompagne et soutient les représentations, même s'il a souligné fortement la dynamique d'autonomie de l'aspect spéculatif des croyances.

Ce que nous dit Durkheim a-t-il quelque valeur pour ce qui nous occupe ? Nous pensons que oui. Notre environnement est désormais scientifique et technique, nos espoirs le sont aussi car quelles que soient les critiques que la science et la technique aient pu subir, les urgences de la vie nous poussent à leur

accorder notre confiance. Aussi est-il non seulement naturel mais également justifié que les sciences sociales s'enquière des sciences de la nature et y cherchent des inspirations, des leçons aussi mais plus pour distinguer que pour assimiler comme le recommande Jacques Bouveresse [1999]. Mais il en est ainsi : la conquête du titre de scientifique commande trop souvent la référence outrancière ou abusive aux sciences de la nature, comme s'il était requis d'entrer dans un projet dangereux d'unification.

Or, la leçon de Durkheim est de nous porter vers le lieu où s'effectuent les métaphores c'est-à-dire là dans la vie sociale où elles produisent en fin de compte leurs effets, tel nous semble être ce qu'il désigne comme étant le champ sociologique. Les effets de la métaphore ne sont pas seulement dans les discours sur la société tenus par les sociologues, peut-être ne font-ils que transiter par ceux-ci pour se précipiter en représentations collectives soutenues par des projets techniques et finalement politiques. La tâche de la sociologie serait alors de vérifier la consistance et la portée pratique de ses voies ouvertes par les analogies et les métaphores, d'être une épistémologie historique et politique. On peut bien sûr penser à l'œuvre de Bourdieu qui nous semble aller en ce sens.

Ce qui assure le prestige de la science, surtout de la physique, c'est sa capacité à produire des effets [Jannicaud 1985] et à développer une puissance de maîtrise de la nature. Le projet cartésien qu'on accuse facilement aujourd'hui n'est pas ici en cause mais ce qui fait question, ce sont les moyens de son exportation vers l'homme dans sa vie institutionnelle. Et la métaphore se loge peut-être ici, pour assurer la transition. Canguilhem [1966 : 184] l'avait bien noté, il y a dans la société un « besoin obscurément ressenti... de devenir le sujet organique de besoins reconnus comme tels ». Aussi, la recherche d'une objectivation et d'une maîtrise de ces besoins n'a donc en elle-même rien de condamnable, bien au contraire. Mais comment éclairer ce qui est obscur et de plus ressenti ? Qui peut, c'est-à-dire qui possède la compétence à la fois scientifique et politique, pour formuler, mettre en discours cela ? La question est d'ordre politique et ne peut se résoudre dans quelque naturalisation de la société dont il n'est pas indifférent de parler en termes biologiques ou physiques, ou avec les ressources des théories cybernétiques. Question politique donc bien complexe car de nombreux discours dits scientifiques et qui paraissent autonomes agissent désormais efficacement dans l'oubli de leurs origines métaphoriques, pensons à cette économie politique « officielle » qui, en dépit de ses apparences formalistes, porte toujours les stigmates de ses origines évolutionnistes.

Si l'on doit parler de dérives métaphoriques, c'est donc sur les lieux sociaux de leur effectuation qu'il nous faut nous situer pour les déceler. Une chose sont les emprunts tentés par les sciences sociales, emprunts qui relèvent du débat

épistémologique, autre chose sont les usages sociaux qui peuvent en être faits et qui relèvent d'un débat politique. Le problème est de savoir si ces deux choses se trouvent parfois confondues et si les débats sont, de ce fait, esquivés. En quelles circonstances ce qui est hypothétique devient-il assertorique, et où ce qui est théorie débattue devient-il doctrine qui semble s'imposer ?

Les sciences sociales n'échappent pas au versant de leur application ou de leur usage qui est aussi celui de leur vérification. Au moment descriptif se mêle une dimension normative, une référence est toujours une préférence, disait encore Canguilhem. C'est ici que l'intention scientifique peut se transformer en projet de correction ou de rectification du donné et en même temps en perspective de validation de la théorie qui devrait les permettre. Affaire alors de mise en œuvre, et peut-être affaire de persuasion de ceux qui ont les moyens de réaliser cette mise en œuvre. Difficile situation des sciences sociales qui doivent prouver leur valeur en des lieux d'expérience qu'elles ne choisissent pas et qui orientent pour partie leur pratique. Michel Foucault a bien caractérisé cette configuration où le recours aux sciences de la nature reste requis même quand il tend à devenir discret. Ici ce serait l'expert – figure dès lors différente du savant – qui serait l'opérateur et le vecteur de métaphores explicites, oubliées voire ignorées. Projet de faire être ce qui est déjà circonscrit par une référence qui, de près ou de loin, expérimente son efficacité.

La métaphore ou l'analogie qui pratiquent les ressemblances, les voient moins entre deux objets existants et que l'on compare, qu'entre un objet existant et un « objet » à venir ou qu'il faut faire advenir. A la vie interne de la science qui fait se rencontrer des champs du savoir divers et où les échanges ont pour véhicules ces moyens linguistiques, il convient certainement d'ajouter, pour en tenir compte, l'implication, elle aussi inévitable, des sciences sociales, dans des projets politiques et techniques. Ce qui nous permettra de dire pour terminer ces quelques réflexions que la technique, entraperçue ici, a bien à voir également avec l'art du langage et celui de persuader. Le trope de la métaphore, comme beaucoup l'ont déjà montré, peut trouver dans ces emprunts des sciences sociales aux sciences de la nature un terrain particulièrement favorable à son exercice. Il demeure que les fondateurs que nous avons cités furent particulièrement vigilants en la matière, contrairement à ce que l'on a trop souvent dit à leur propos ; cette vigilance mérite d'être conservée, les quelques épisodes récents de la vie scientifique que nous avons rappelés sont là pour nous le recommander. Si la métaphore est souvent une nécessité, elle est aussi parfois une stratégie pour des projets qu'il faut comprendre dans le cadre de l'examen de la vie politique de la science.

Bibliographie

- BACHELARD** Gaston, *La formation de l'esprit scientifique* (1938), Paris, Vrin, 1972.
- BOUVERESSE** Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raison d'agir, 1999.
- BRUNSCHVICG** Léon, « L'orientation du rationalisme » (1928), *Ecrits philosophiques*, Paris, PUF, 1954.
- CANGUILHEM** Georges, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966.
- . *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1981.
- COMTE** Auguste, *Cours de philosophie positive* (1830-1842), Paris, Hermann, 1975.
- DAHAN DALMEDICO** Amy, « Ethique et épistémologie des discours sur les sciences », in KREMER-MARIETTI Angèle, 2001.
- DONZELLI MARIA** (a cura di), *La biologica, parametro epistemologico del 19 secolo*, Napoli, Liguori, 2003.
- DUPUY** Jean-Pierre, *Ordre et désordre – Enquête sur un nouveau paradigme*, Paris, Seuil, 1982.
- DURKHEIM** Emile, « Représentations individuelles et représentations collectives », *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1974.
- . *Les règles de la méthode sociologique* (1894), Paris, PUF, 1973.
- FONTANIER** Pierre, *Les figures du discours* (1821-1830), Paris, Flammarion, 1977
- FOUCAULT** Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- GOODY** Jack, *Pouvoirs et savoir de l'écrit* (trad. Claire Maniez), Paris, La Dispute, 2007.
- GRANEL** Gérard, *Etudes*, Paris, Galilée, 1995.
- JANNICAUD** Dominique, *La puissance du rationnel*, Gallimard, 1985.
- KREMER-MARIETTI** Angèle, *Ethique et épistémologie – Autour du livre Impostures intellectuelles de Sokal et Bricmont*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- MICHEL** Jacques, « Emile Durkheim et la naissance de la science sociale dans le milieu bernardien », *La nécessité de Claude Bernard* (dir. J. Michel), Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.
- . « Libéralisme et évolution. Les deux versants de l'idéologie d'Herbert Spencer », *Libéraux et anti-libéraux – Royaume Uni, 19^{ème} siècle*, Paris, Economica, 1994.
- MUGLIONI** Jacques, *Auguste Comte, une philosophie pour notre temps*, Paris, Kimé, 1995.
- SCHLANGER** Judith, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.